

# Vera Molnar

## Pionnière de l'art numérique

Pionnière de l'art numérique, Vera Molnar aurait eu 100 ans le 5 janvier 2024. Elle qui aimait tant déjouer l'ordre mathématique est décédée moins d'un mois avant, le 7 décembre. Première artiste à s'être emparée de l'informatique dès les années 1960, elle avait inventé une abstraction pleine de grâce géométrique et d'humour. Sa reconnaissance fut tardive : dix ans à peine que les musées célèbrent enfin son inventivité.

Mais elle n'en avait cure, comme elle nous l'avait raconté, trois semaines avant sa disparition, quand nous l'avions rencontrée dans la chambre de sa maison de retraite du 14<sup>e</sup> arrondissement de Paris, où elle est morte. D'emblée, elle nous avait prévenus : « Je suis sourde, je vois mal, je vais avoir 100 ans, alors n'attendez pas de moi un cours magistral sur la création artificielle. » Puis elle avait souri de sa renommée si tardive : « Vous savez, Serge Poliakoff, ce grand peintre russe, a dit : "La vie d'un peintre, c'est très simple, il n'y a que les soixante premières années qui sont dures." »

### Fascination pour le cubisme

Elle ajoutait, avec cet accent roulant hérité de sa Hongrie natale : « L'idée de travailler sur une machine toute froide, toute grande, pour faire la peinture, c'est choquant ; d'où le rejet. Alors j'ai vécu comme cuisinière de mon mari, et ce n'était pas mauvais, remarquez : on trouve toujours un laps de temps pour faire un carré entre deux vaisselles. Je n'existais pas, mais j'ai survécu, et je n'étais pas malheureuse. »

Vera Molnar est née Vera Gacs, le 5 janvier 1924, à Budapest. Enfant, elle joue du piano, deux heures par jour. « Je haïssais ! Heureusement, un événement a changé ma vie. Ma mère m'a amenée au concert. J'étais transformée en singe savant, robe velours, col dentelle, anglaises et bas de soie, ridicule ! Mais il y avait Walter Gieseking qui jouait Mozart, et notamment une sonate que je jouais moi-même. Seulement, il y

avait un monde entre ce qu'il tirait de cette boîte de bois marron et ce que moi, j'en tirais. »

Le lendemain, elle déclare qu'elle abandonne le piano pour la peinture. Autre souvenir fondateur, « de calcul dans l'art », qu'elle nous confie : « Maman m'a emmenée, à 15 ans, voir la chapelle Sixtine, comme toute jeune fille de bonne famille. Je ne décolle pas, elle s'impatiente, la Sixtine c'est bien, mais elle voulait aussi voir les chaussures en solde. "Mais que fais-tu donc ?" » La jeune Vera s'évertuait à calculer le nombre de personnes à droite de Jésus, et leur nombre à gauche. « Calculer, comparer, devant une œuvre d'art, tu n'as pas honte ! », lui lance sa mère. « Toute ma vie, ça a été ça, s'amusait-elle du haut de ses 99 ans et onze douzièmes. Mais pourquoi est-ce que j'aurais honte ? Même Mozart a utilisé le hasard pour ses compositions. Dans la vie, deux attitudes sont possibles : croire en Dieu, en art, en politique... ou vouloir comprendre, calculer, maîtriser. Pourquoi je suis de cette deuxième race, je ne sais pas. »

A Budapest, elle se lance donc dans des études artistiques, aux Beaux-Arts ; elle découvre le cubisme, Malevitch et Mondrian, qui ne cesseront de la fasciner. A la suite de sa lecture du *Le Gammal* de Zola, elle adhère au Parti communiste. Elle a alors deux rêves : enseigner la peinture aux enfants du peuple et vivre à Paris. Ou Moscou, au pire. Pas de chance, la Hongrie envoie la jeune boursière à Rome, en 1947. « Ennuie mortel, car Giovanni Bellini et ses Madonnas col bambino, aujourd'hui j'apprécie, mais pas à l'époque. »

Elle fugue bien vite pour rejoindre la capitale française, terre d'élection de Le Corbusier et de Fernand Léger, qu'elle admire. Les procès de Moscou, « monstrueux », l'ont dégoûtée à jamais de la politique. *Cercles et demi-cercles* (1953), *Quatre éléments distribués au hasard* (1959), ses dessins s'inscrivent alors pleinement dans le courant de l'abstraction géométrique, version radicale.

Mais elle ne tarde pas à leur donner un tournant singulier.

Au début des années 1960, elle cofonde le Groupe de recherche d'art visuel avec notamment son mari, l'artiste François Molnar, et le plasticien François Morellet, complice d'une vie. « Nous avions tant de choses en commun, se souvenait-elle. Une seule nous séparait : lui croyait que la règle du jeu est plus importante que le résultat. Moi, je crois que, finalement, c'est mon idée qui importe, même si j'utilise des jeux de hasard pour attraper la chose. L'important, c'est Molnar là-dedans. Morellet, lui, était amoureux des systèmes. »

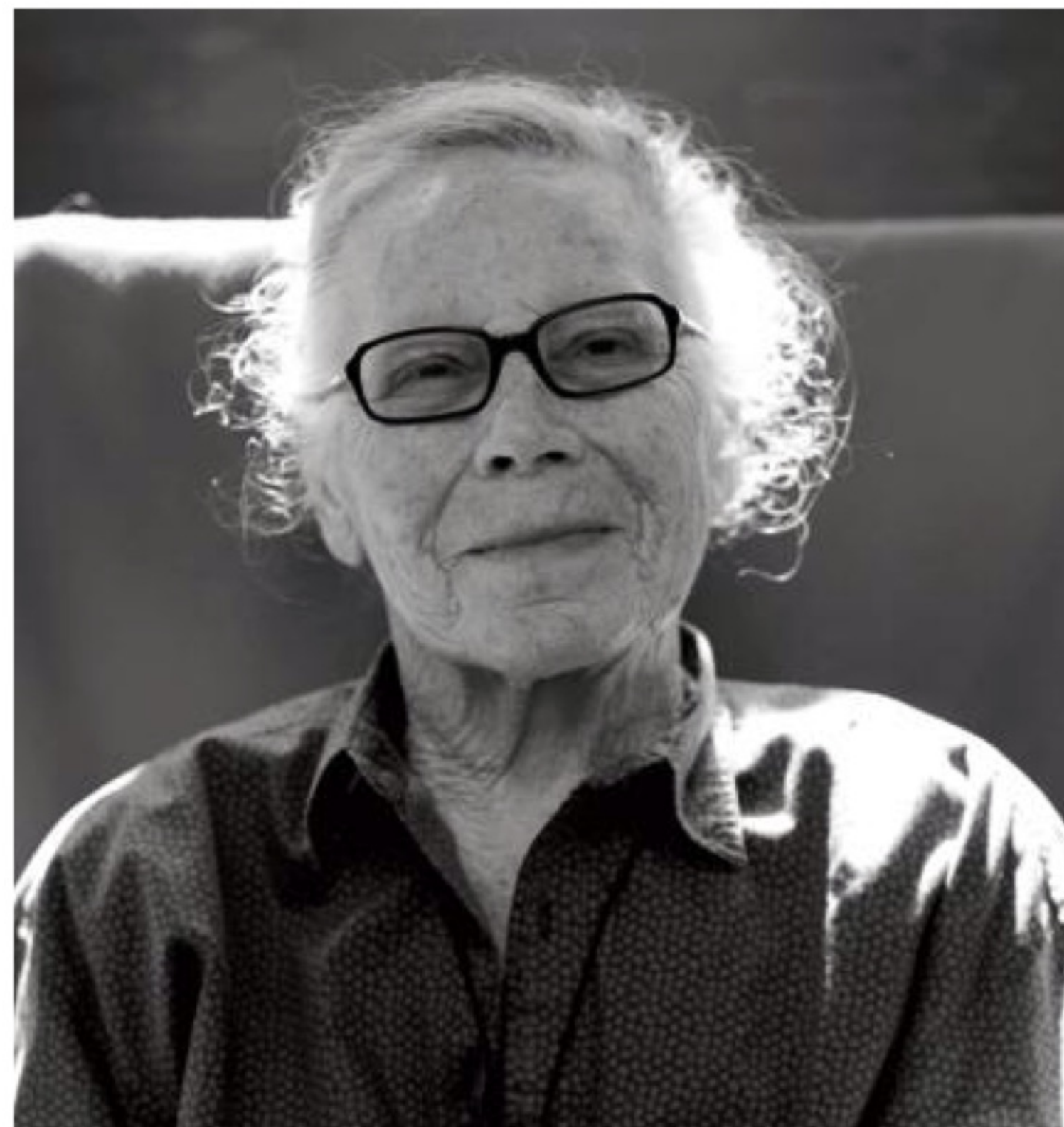
### L'esthétique des algorithmes

Elle imagine alors le principe d'une « machine imaginaire », protocole d'élaboration des formes à partir de contraintes mathématiques simples, mais riche d'infinis possibles.

Dès 1968, elle soupçonne le potentiel esthétique des algorithmes. Sa rencontre avec Pierre Barbaut, inventeur de la musique algorithmique, est déterminante : « Il m'a appris beaucoup de choses, comme il a initié à l'ordinateur des compositeurs comme Iannis Xenakis ou Pierre Boulez. Mais il avait tellement mauvais caractère qu'il est aujourd'hui inconnu. »

Son mari, qui a abandonné la peinture pour devenir scientifique, la laisse hanter, de nuit, les locaux du CNRS pour jouer avec les ordinateurs. « Il était un soutien, un collègue, un partenaire formidable. Il s'est consacré à l'aspect scientifique de l'art, c'était aussi mon dada, mais je n'avais pas l'envie d'arrêter la peinture : toute ma vie, c'était prendre un crayon et gribouiller. »

A la nuit tombée, elle lance un programme dans la machine. Le lendemain matin, elle récupère le résultat sur la table traçante : la naissance d'un art cybernétique. « La machine m'a aidée à y voir plus clair dans ma propre tête », assurait-elle. Humilité d'une artiste qui ne croit pas à l'inspiration divine, au génie transcendant ? « Ou paresse, plutôt ? »



Dans son studio, à Paris, le 28 mai 2011. C. PANCHOIT/SYGMA VIA GETTY IMAGES

**5 janvier 1924** Naissance à Budapest  
**1947** Installation à Paris  
**1961** Cofonde le Groupe de recherche d'art visuel  
**2023** Exposition « Cent (ou mille) façons de faire » à la Galerie 8 + 4 à Paris  
**7 décembre 2023** Mort à Paris

année franchie avec des dessins jouant sur le chiffre anniversaire. Anticipant son centenaire, elle avait monté pour la galerie 8 + 4 (13, rue d'Alexandrie, dans le quartier parisien du Sentier) l'exposition « Cent (ou mille) façons de faire » (visible jusqu'au 20 janvier 2024). Soit une centaine de croix réalisées, à raison d'une par jour, dans son Ehpad.

### Vitraux et NFT

« Il y en avait de plus en plus, je devenais dingue avec ça. L'avantage, quand on est dans une institution comme ça, c'est qu'on n'a rien d'autre à faire que réfléchir et dessiner. Finalement, je suis presque plus productive ici, et j'ai un assistant très intelligent. C'est une des chances de ma vie, d'avoir toujours rencontré les gens qui pouvaient répondre à mes besoins. Mon galeriste, Bernard Chauveau, j'invente n'importe quelle ânerie, il me dit :

"On y va." » En 2022, il lui propose de réaliser un NFT. Banco, dit-elle. « L'IA, j'ai saisi cela dès les années 1970, aux laboratoires Bell aux Etats-Unis. Mais faire ce NFT, cela a été un an de bonheur : je faisais des choses, refaites ensuite par l'IA, et c'était mieux que moi ! J'étais folle de bonheur. Tant de gens disaient que c'était de l'escroquerie ! Mais cela m'a appris des choses sur moi-même. » Elle préparait aussi sa rétrospective au Centre Pompidou à Paris, intitulée « Parler à l'œil », qui ouvrira le 28 février 2024.

A mille lieues du monde virtuel, elle travaillait enfin ces derniers mois à des vitraux pour l'abbaye de Lérins, sur l'île Saint-Honorat, en face de Cannes (Alpes-Maritimes) : le « rêve enfin réalisé d'une chapelle laïque, autre bonheur ; ma quatrième grande aventure après mon arrivée en France, l'ordinateur et l'intelligence artificielle ». ■

EMMANUELLE LEQUEUX

# Ryan O'Neal

## Comédien américain

Avec sa bouille d'angelot à la blonde chevelure bouclée et sa carrure athlétique, Ryan O'Neal était taillé pour entrer dans le

d'abord tenté par la boxe et participa à deux championnats professionnels, en 1956 et 1957. Peu après, il déménage en Allemagne, à Munich, où le père est engagé

est promu tête d'affiche du mélo à l'eau de rose *Love Story*, d'Arthur Hiller. Il y forme aux côtés d'Ali MacGraw un couple de conte de fées. Lui, riche héritier et brillant



**20 avril 1941** Naissance à Los Angeles (Californie)  
**1964-1969** « Peyton Place »  
**1970** « Love Story »  
**1975** « Barry Lindon »  
**1978** « Driver »  
**8 décembre 2023** Mort à Los Angeles